

Jean-Pierre Duret et Andrea Santana : « Ces gens se battent sans être résignés »

Le Monde.fr | 4 mars 2014 | Propos recueillis par Franck Nouchi

Jean-Pierre Duret a débuté dans le monde du théâtre puis du cinéma au côté d'Armand Gatti. Ingénieur du son très réputé – il a travaillé en particulier avec Maurice Pialat, Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, Claude Chabrol et les frères Dardenne –, il a également tourné trois films au Brésil avec sa compagne, l'architecte et urbaniste Andrea Santana. Tous les deux reviennent sur les enjeux de *Se battre*, leur nouveau film. Leurs voix se confondent, même si c'est souvent lui qui répond.

« On avait espéré que les politiques s'emparent de ces sujets pendant la campagne électorale des municipales, mais pour l'instant, il ne se passe pas grand-chose. C'est triste. C'est pourtant l'un des problèmes fondamentaux de notre société aujourd'hui. »

Pourquoi avoir voulu réaliser un tel film ?

La France est en train de s'enfoncer très rapidement dans une société à deux vitesses. C'est pour cette raison, d'abord, qu'on a voulu faire ce film. Quinze millions de personnes mises à l'écart, des travailleurs pauvres, des retraités, des étudiants, des chômeurs plus ou moins jeunes, des femmes seules avec enfant... Il y a quelques années, le médiateur de la République, Jean-Paul Delevoye, avait très bien décrit cette situation de détresse. Non seulement ces personnes portent le poids de la culpabilité d'être pauvres, non seulement elles sont mises au bord de la route, mais, en plus, il faudrait que ce soit de leur faute ! Un Français sur cinq obligé de vivre tout ça, tout seul, dans son coin, et dont la parole n'est ni entendue ni reconnue.

On plaque sur eux des mots terribles, des mots qui font mal comme déclassés, assistés et, en plus, on voudrait nous faire croire que ces personnes n'ont rien à nous apporter. Notre film montre tout le contraire. On voulait aussi montrer tout le travail des bénévoles qui leur viennent en aide, cet échange réciproque. Lorsqu'il a vu notre film, Abderrahmane Sissako faisait remarquer qu'il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette entre ceux qui aident et ceux qui sont aidés. C'est très juste.

Comment construit-on un tel projet cinématographique ?

Au départ, lorsque l'on a voulu faire ce film, je voulais filmer mon frère [*de Jean-Pierre Duret*], qui est gardien d'immeuble depuis trente-cinq ans et qui vit dans une cité, à Aix-les-Bains, [*en Savoie*]. Mais c'était la fin de sa carrière. Il allait partir à la retraite. Et puis la cité pose des problèmes qui sont d'une autre nature.

Ensuite, on a voulu faire le film à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. On y habite, ça nous aurait arrangé. Mais la mairie a refusé que l'on suive la formation des médiateurs de quartier. Comme ça, sans raison. Par simple paranoïa.

Alors on a pensé à Givors [*dans le Rhône*]. Il y avait là un ex-prêtre ouvrier qui avait été adjoint au maire – Givors est une mairie communiste depuis 1953. En une journée, on a rencontré des gens du Cercle italien, du Cercle portugais, du Cercle espagnol. On a rencontré Eddy, qui nous a dit que ça l'intéressait. On est allé voir les Jardins de Lucie, cette entreprise de réinsertion par le travail. Et très vite on a eu la conviction que c'était possible de faire notre film là, dans cette ville moyenne adossée à la campagne, située entre deux fleuves, avec l'autoroute qui passe en plein milieu. Une ville représentative de la France d'aujourd'hui, qui a perdu en quelques années tous ses emplois industriels, où tout est à reconstruire.

Et ensuite ?

Il nous a fallu aller à la rencontre des gens, établir une relation de confiance avec eux. On a passé beaucoup de temps à Givors, on s'est fait voir, caméra en main, de manière à ce que les gens sachent que notre projet était de faire un film. Au début, on s'est installé dans une boucherie Hallal – Au bon gigot – tenue par un formidable boucher qui n'apparaît pas dans le film. Cette boucherie étant un lieu de passage, c'était un bon moyen pour nous faire connaître. On y a passé un mois.

S'agissant des associations d'entraide, les réactions ont été très diverses. Les gens des Restos du cœur de Givors nous ont très bien accueillis mais, en revanche, la direction nationale n'a pas voulu nous laisser filmer. Visiblement, le fait de ne pas contrôler la com' les gênait. Avec le Secours populaire, les choses ont été très simples. On nous a autorisé à filmer ce qu'on voulait.

Parallèlement, on a commencé à rencontrer les gens que l'on voit dans le film. Ce travail de proche en proche a duré trois mois. Cent-dix heures de rushs au total. Finalement, c'est au moment du montage que l'on a commencé à imaginer la structure du film. Cinq mois de travail acharné avec la monteuse. Sept jours sur sept. En dehors du boucher et d'un chômeur en fin de droit, tous les personnages que nous avons filmés sont dans le film. Tout un peuple, qui se bat pour vivre et qu'on essaye de gommer par tous les moyens.

« Se battre », c'est le titre du film, mais se battre pour quoi ? Contre quoi ? Contre qui ?

Le titre, on l'a trouvé à la toute fin du montage. Ces gens se battent au quotidien, sans être résignés. Ils résistent. Mais se battre, l'infinitif le suggère, cela s'adresse aussi à nous, aux gens qui vont voir le film. Se battre pour le monde que nous désirons ; pour que ça change...

On est frappé par la capacité de résistance des femmes que vous avez rencontrées...

Ce sont elles qui ont la charge des enfants. Pensez à Romulus et Remus. Tout pour les gosses. Les gosses, les gosses, les gosses ! Tenir, ne rien lâcher, ne surtout rien lâcher. Jamais. Elles ont l'énergie fondamentale des mères, cette conscience aiguë de ce qu'elles doivent transmettre à leurs enfants, de ce qu'elles doivent leur apporter.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris en tournant ce film ?

Une émotion, très forte. La première personne qui acceptait d'être filmée... Un homme... Je [*Jean-Pierre Duret*] remercie le ciel de ne pas avoir la caméra sur lui à cet instant, lorsque la femme du Secours populaire lui fait remarquer qu'il est déjà venu il n'y a pas si longtemps et qu'il lui répond : « *J'ai faim* »... Je ne pensais pas que l'on pouvait exprimer cela de manière aussi tranquille, limpide. Ce « *j'ai faim* », je ne l'oublierai jamais... Plus tard, Alex, le président du Secours populaire, nous dira : « *Moi, j'ai ce qu'il me faut, j'aide les autres.* » Il ajoutera que la priorité c'est effectivement de donner à manger parce que quand on a le ventre vide, on n'est pas capable de rester grand, de trouver du travail...

Vos personnages ne semblent pas contaminés par le discours ambiant. Ils ne disent jamais que ce qui leur arrive, c'est de la faute des autres. Pas de pulsions populistes, juste des êtres humains qui racontent des histoires d'êtres humains, avec dignité. C'est la réalité ou un effet du montage ?

C'est un constat : les personnes que nous avons rencontrées n'ont pas de rancœur, elles ne sont pas dans la plainte. Une approche rapide de ces mêmes personnes aurait peut-être conduit à une rengaine superficielle, à des paroles convenues entendues sans cesse à la télé. Je sais très bien qu'un certain discours politique, consistant à monter les classes populaires les unes contre les autres, a fait mouche. Par exemple, entre ceux qui touchent le RSA et ceux qui travaillent moyennant de tout petits salaires. Je sais très bien que ce discours est relayé, entre autre, par le FN. Mais, même s'ils ont une grande colère en eux, les gens que nous avons rencontrés ont comme ambition de continuer à se tenir debout. J'insiste : tous sont dans le film. On n'a pas choisi untel ou untel pour sa capacité à savoir raconter une histoire ou à trouver des mots pour le dire.

Il n'empêche : au moins un Français sur cinq s'apprête à voter pour le FN aux prochaines élections. Parmi eux, il n'y aurait aucune des personnes que vous avez interrogées ?

Peut-être que si... De toutes façons, ils ne croient plus aux paroles qu'ils entendent, qui ont été si largement méprisantes à leur égard. Peut-être que certains voteront pour des candidats FN, mais sans forcément reprendre à leur compte les thèses du Front national. Beaucoup n'iront pas voter. Ils n'ont foi ni dans le discours du FN ni dans aucun autre discours politique traditionnel.

On ne peut s'empêcher de penser que la dignité des paroles entendues tient aussi à votre regard, à votre écoute. Se sentant en confiance, disposant de temps pour s'exprimer, ces personnes donnent le meilleur d'elles-mêmes...

Tout le contraire du journaliste qui ne vient que quarante secondes pour un sujet dans un 20 heures... C'est tout l'objet du film. Pour faire exister la parole que les gens ont en eux, il faut de l'amour. Il faut croire en eux. Il faut prendre soin d'eux, comme eux prennent soin de plein de choses dans le film. Si l'on vient juste essayer de choper le ressenti de quelque chose, on n'obtiendra que des paroles qui n'appartiennent pas aux gens.

Vous êtes un ingénieur du son très réputé. A vous écouter, il y aurait une sorte de continuum entre le son et la parole...

Avec la voix, on ne peut pas tricher. Quand on essaye de cacher des choses, la voix fait transparaître ce que l'on est. Parce qu'elle reflète ce que l'on a de plus intime, elle doit être très bien traitée. A condition d'être patient et d'inspirer confiance, viendront les mots les plus enfouis, ceux dont la charge émotive est la plus forte. En plus, la langue sera belle, tout le contraire de la télévision avec ses mots hachés, interrompus, qui ne représentent rien de la personne que l'on voit.

Filmer, dites-vous, c'est prendre soin de l'autre. Comme si filmer était une manière d'acte thérapeutique. Pour les personnes que vous interrogez, mais peut-être aussi pour vous...

Cette formule est de Denis Gheerbrant. Elle représente le cœur du travail d'un documentariste. Prendre soin de l'autre, dans le respect de son image et de sa voix. Je me souviens d'un reportage que j'avais vu à la télévision, sur une chaîne du service public, pendant un 20 heures. On y voyait, en caméra et en micro cachés, visages floutés, voix déformées, des jeunes qui vendent de la drogue dans un hall d'immeuble. On devinait que tous étaient d'origine arabe ou africaine. Trois jours plus tard, Guéant [*alors ministre de l'intérieur*] se pointe dans l'immeuble où avait été tourné le sujet avec des CRS et déclare, toujours dans le journal de 20 heures, que dorénavant plus un seul hall ne sera laissé aux voyous.

Comment un technicien de la télévision peut-il accepter de participer à une telle opération ?

Comment des journalistes acceptent-ils de travailler ainsi ? Comment en est-on arrivé à accepter de telles pratiques consistant à cacher son outil de travail et à tricher sur sa déontologie ? C'est écœurant. C'est juste fait pour flatter le voyeurisme dont on sait que les Français sont friands. C'est la même chose concernant les 15 millions de personnes dont parle le film. C'est insupportable.

Encore une fois, la question n'est pas celle du eux et nous, mais celle du nous ensemble.